

Règles de conduite absurde de Emil Hakl

Traduit par Marie Dudilieux et Guillaume Basset

Roman

Biographie

Emil Hakl est le pseudonyme de Jan Beneš, né en Mars 1958 à Prague, où il vit toujours. Il est diplômé du Conservatoire de Jaroslav Jezek (1987-1991), avec une spécialité dans la création de texte et d'art dramatique. Dans les années 80, il se consacre à l'écriture de poèmes et de pièces de théâtre. En 1988, il est l'un des fondateurs du groupe littéraire Moderní analfabet (Alphabet moderne), qui regroupe et fait travailler ensemble de nombreux auteurs, acteurs et musiciens. Le groupe fut très actif dans les différentes scènes alternatives de Prague. Il poursuivit ces activités au sein du Club 8 et du Club Pant. Il s'est tourné vers la prose en 1998. Il a publié des nouvelles dans plusieurs anthologies et livres collectifs (Allemagne, Autriche, Pologne, Slovaquie, France, Grande-Bretagne). Son roman « Sur les enfants et les parents » a reçu le Magnesia Litera 2003, fut traduit en plusieurs langues et il a été adapté en long métrage. En 2010, il a reçu le prix Josef Skvorecky pour « Règles de conduite absurde ».

Synopsis

Dans trois histoires croisées, le narrateur récapitule la chronique de leur vie privée.

La première met en scène deux jeunes amis qui vont s'essayer au parapente ; cette expérience les amènera, au final, à faire face à leur propre passé. La deuxième, point de basculement du livre, creuse la distance qui s'établit entre un fils et son père. La dernière sur un voyage le long du Danube, dans une tentative symbolique de se trouver.

Même dans les situations les plus graves, les héros de Hakl savent garder une distance et l'auteur traite sa propre mémoire avec un éclat qui rappelle celui de Hrabal.

Quand on dit qu'on se fout de quelque chose, c'est qu'on ne s'en fout pas... Car quand on se fout de quelque chose, on ne le dit pas.

Henri de Toulouse-Lautrec

Première partie : Plus haut !

1) Le chemin des symboles est dangereux, car facile et séduisant.

Qui a écrit ça nom de Dieu : je n'arrive pas à m'en souvenir. Un de ces auteurs dont je fouille les écrits cette année. Je suis assis sur le siège-arrière d'une Mégane, on brûle l'asphalte en direction de Louny. C'est Murgy qui conduit, à côté de lui Rulpo se marre. C'est comme ça qu'il s'est présenté – Rulpo. Le bas de son visage aux traits acérés est couvert d'un sourire extra large, à priori pour tous et tout. Et derrière ce sourire se trouve un être bizarrement indéfini.

« Comment va ? » me demande-t-il dans un sourire.

« Ça peut aller » je réponds.

« Tu sens comment ça approche ? » il aspire les sifflantes. « Tu t'en rends compte ? Tu le sens ? Ce truc de sss – aaa ? » il essaie de partager avec moi ses expériences — d'adrénaline ou de quoi que ce soit.

« Un peu, ouais » j'admets.

« Et donc ? »

« Il est sûrement trop tard pour laisser tomber maintenant. »

« Les chutes ça arrive » il montre ses dents, « mais si ça foire, tu te sentiras comme une merde... vaudrait mieux éviter, non ? »

« Hhhum ».

Il comprend qu'il ne tirera rien de plus de moi, alors il se retourne, met ses écouteurs, illumine la chaussée de son sourire et se plonge dans les sons rythmés.

2) Je trouve en tâtonnant dans la poche de mon blouson le portefeuille hérité de mon oncle.

Toute sa vie mon oncle fut le mec-classe, le peintre-autodidacte : il percevait le monde comme une nature-morte avec le petit déjeuner pas fini. Il adorait peindre les jours où l'on tue le cochon, peindre précisément les quartiers de porc, les bêtes éventrées, les boudins fumants. Parfois même le boucher, mais uniquement sa casquette, la nuque et le dos : il ne savait pas peindre les gens. Il transpirait, vidait des tubes et des tubes sur la palette de couleurs, les mélangeait avec une spatule, fumait des cigarettes cubaines et reniflait. Pendant ce temps, ma tante trainait les enfants le long des rues de la ville thermale en les empiffrant des gaufrettes, pour ne pas avoir à contempler mon oncle saloper l'appart. L'héritage qu'il a laissé à ses proches se composait de quatre-vingt-dix-huit toiles, d'une foule des créanciers, et de deux ou trois bâtards. Je me sers de son portefeuille comme d'une trousse de premiers secours, avec papiers, billets de banque, rasoirs, un bout de fil, une boîte de 1,0 mg de Xanax— en cas de poids psychique inattendu — et une plaquette de Stilnox. Au cas où le destin me forcerait à dormir dans l'égout. Ça suffirait pour les premiers temps.

Je sors un Xanax et l'avale. Un seul milligramme c'est que dalle, je mets sous ma langue la moitié du deuxième — au cas où.

3) On passe devant la ville de Louny.

Derrière les dernières maisons s'ouvre le pays des cônes volcaniques. Sommets et collines, collines et sommets. On se dirige vers le plus proche. La montagne

s'approche. Le bleu des pentes tourne au gris verdâtre, puis au vert grisâtre. Elle se dresse au-dessus de nous comme un Golgotha glabre à trois bosses.

Sur les pentes courent des vagues argentées, le vent coiffe l'herbe. On tourne vers la montagne, on traverse la petite commune voisine, on tournicote, on se plante, on recule, on retourne, on avance, on se gare et on coupe le moteur.

Les gars sortent du coffre un énorme sac. On le prend des deux côtés et on s'engage sur le sentier. On monte vers le col. La sueur me pique les yeux. Les pissenlits fleuris se mélangent aux défleuris — à peu près un sur deux.

Même si la pente est vraiment raide, Murgy fait le con, simule le crawl, une roulade par ci par là, marche quelques mètres sur les mains. Rulpo, équipé de ses écouteurs, imite une abeille d'une voix aiguë, chante en fausset comme un castrat et fait se balancer le sac.

Au moment où ils ne me voient pas, je place sous ma langue la moitié restante de Xanax. Putain, avec qui je me suis fourré.

4) Nous sommes en haut.

Autour de nous sautent un tas de types habillés en rouge-bleu-vert-orange. Moi aussi on me ligote dans des sangles. Ils me fixent sur le dos une espèce de demi-sac raide qui vibre et ils fouillent dedans. Ils l'agitent. Tirent des ficelles. Me mettent entre les mains les conductrices — Murgy les appelle conductrices. Pour la tête je reçois un casque qui me donne un air absurde. Ils me demandent mon portable, le prennent, le collent contre mon oreille, Rulpo le fixe avec du sparadrap autour de mon cou. Murgy appuie fort. En croix, voilà ! Pour que ça tienne. C'est cela. Il rajoute sur tout ça de grosses lunettes jaunes.

Le reste, je m'en fous. De tout ce qu'ils m'ont expliqué pendant l'instruction, je me rappelle que dalle. Ma mémoire l'a broyé : cette année, elle fonctionne comme un mixeur. Je suis plein d'une purée d'information doucement bouillonnante. Ce qui est (paraît-il) une réaction normale à tous ces romans, ces nouvelles, ces monographies, ces encyclopédies, ces essais, ces bibliographies et tous ces autres perles linguistiques, à cet afflux permanent de lectures qui me sert à remplir tout mon temps libre, depuis à peu près Noël.

Murgy me donne des conseils. « Tu vois de quoi je parle, » il s'assure, « tu captes ? »

« Bueh, voouiii, » je réponds, le visage bloqué par le scotch.

Pendant ce temps il serre une main à l'un, il serre les deux à l'autre, il fait des signes à un troisième. Il fait de larges pas de côté par ci par là. Il montre ainsi qu'il est un mec cool. Il plisse ses yeux farouches face au soleil. Il est dedans.

« Tu m'entends ? » coasse-t-il.

« Vouais, » je réponds.

« Bon ! Tu trouves le courant, comme je te l'ai dit, tu te mets au centre, tu restes dedans, c'est clair ? Tu t'y mets à fond et ensuite t'en sors, comme je t'ai dit. C'est clair, ouii ? Tu trouves la place, tu descends. »

5) J'approuve et je regarde autour.

Les petits moustiques couverts de taches de rousseur, les magouilleurs rebelles de bureau, les triple mères crevées comme des bêtes, les doctorantes languissantes, les malabars divers, les mecs droits, les petits chefs, les marines, les rônins errants, les capucins, les fans du Wu-Tang Clan, les crétins comme moulés dans du

caoutchouc rouge, les excités adorateurs de la jeunesse éternelle avec les cheveux teints. Tout le monde veut s'envoyer en l'air. Il y a même un gros en costume de coccinelle.

Je les zieute et je souris. J'ai l'air d'être un des leurs. Que sa volonté soit faite. La note de téléphone ne fait probablement pas partie du cadeau mais je m'en tape. Visiblement, mon destin est en train de se briser.

Ils étalent le parachute par terre *en couvercle*. Ils me poussent vers la longue pente.

« Tourne-toi, » exige le téléphone.

Je me retourne. Rulpo ricane comme dément. Murgy continue à faire ses pas de côté. J'aperçois comment la chose au-dessus de moi monte, gonfle, se remplit. Comment elle ouvre son monstrueux bras vide.

« Recule ! » prêche le combiné. « Maintenant tu tournes ! Et en avant ! »

Tout d'abord ça veut juste glisser avec moi, sans engagement, puis ça m'arrache à la terre et m'entraîne vers le haut. Basta.

« Tout de suite la gauauche ! Vers toi ! La gauauche ! Tiiiire ! »

Cela ils me l'avaient expliqué, c'est vrai. Je tire la gauche, je tourne à gauche. Comme dans un tank, me disaient-ils.

« Ehé, ehehé, » je dis.

« A gauche ! Tiiiire ! »

« Ohoo, » je dis, « j'y suis ! »

« Tu es au bord ! Scritch, scri-, » conseille le grésillement. « tch, scritch, parce que putain ! Tiiiire ! »

Je tire encore la gauche. Ça marche, l'horizon s'arrange, les arbres s'arrangent, la petite bagnole garée se redresse.

6) Je suis suspendu sur une étroite pelure à laquelle je ne suis lié que par un réseau des fines ficelles.

Au pire, j'ai une solution de secours. On tire sur quelque chose et un petit parachute, ou un truc comme ça, sort. Et ça y est.

« Hooo héé, putain ! Fr-eeeei-ne ! » crie ce Baloo.

« Comment ? » je dis.

« Les deux vers toi ! »

Je tente. Un balancement et hop, un autre.

« Héé, plus doucement ! » qu'il gueule.

Je tire de nouveau, doucement.

« Oh, oh » il s'réjouit. « C'est çaaa ! Yo ! »

Le coq coriace qui hurlait dans ma cage thoracique trempée — et dont le caquètement ouvrait le chemin sur ce monde — se calme lentement. Ma locomobile ralentit. Mon pouls revient à la normale. Le Xanax fait enfin effet. Je n'aurais pas dû ajouter du Stilnox, j'en étais déjà sûr au moment où je l'ai avalé, craignant que le Xanax ne marche pas.

« Tu vois, et tu t'es pas lavé la gueule, » dit Murgy, mais c'était sûrement pas à moi, car tout de suite après il m'encourage : Vouii ! Contiiinuuue mec ! Va plus haut ! C'est le défiiii !

Devant moi gigotent les pointes de mes chaussures. Devant elles, ou plutôt derrière et autour d'elle, s'allume la région du diable brûlée d'ocre, l'horizon vallonné courant vers le lointain. Maigres bois grisâtres et touffus. Les villages collent aux talons des rochers sombres comme des nids de punaises des bois.

« Pedro Kramenéc, sans déconner ! » craque le haut-parleur en m'grattant la trompe d'Eustache. « Viens voir, ma fripouille, qu'eeest ce que c'eeest que ce modèèèèle ? »

Mon attention se porte sur la chenille transparente qui gigote sur mon genou. Jouet simple rampant impitoyablement, bouffeur fou uni par un tuyau à son cul. Faim vivante.

Peu à peu je comprends. L'idéal est de ne rien toucher. En cas de besoin, tirer doucement. En fait, c'est rien de bien compliqué. Je vole.

7) Je vole car j'ai rencontré Murgy.

Ou plutôt, c'est lui qui m'a rencontré. Il a pointé vers moi son pif sur la Place de Letná et il a dit : « J'te connais. » « Pas moi, » ai-je répondu. « Bah, comment qu'tu pourrais quand j'te connais d'une photo, » a-t-il dit. A vrai dire, je m'en fichais de quelle photo il pouvait bien me connaître, ce trentenaire squelettique et nerveux, avec sa casquette ajustée dans l'angle cool. Mais il ne voulait surtout pas rater ça. « Mais ouiii ! » il a claqué ses cuisses. « Ouiii ! Quand même ! Tchh ! Tcchhaa ! » a-t-il crié, et ses yeux de loup brillaient. Ce sont mes ambitions littéraires, me suis-je dis, ça doit être ça. Je n'ambitionne pas de faire des stages en Europe, fréquenter les salons et mendier des bourses, mais si on vient de me voir avec un appareil photo, je m'offre — et avec plaisir. Seule une régulière prostitution dans les médias m'offre la chance que ce truc que je tape ici sera lu par une bonne centaine des gens. Quant à savoir à quoi cela me sert, je ne sais pas.

« Chohai ! » a gueulé Murgy comme un taré, il m'a tapé dans le dos et tout le monde s'est retourné vers nous. C'est qu'entre temps on s'était installés dans un bar

appelé Fraktál. Assises sur les chaises hautes, près des tables hautes, fumaient tranquillement de grandes nanas aux couleurs envoutantes. Oiseaux de paradis lisses, avec des queues au henné, qui ne laissent venir vers eux que les mâles habillés avec le même soin. Elles ont tourné la tête vers moi. Il était évident que je restais invisible pour elles. Elles le remarquaient, lui, mais il n'était pas pour elles : il était trop marqué pour cela.

Elles ont soufflé leur fumée et se sont détournées.

Il est vrai que mon visage grimace sur des panneaux publicitaires dans les gares, le long des autoroutes. Comme celui du soldat Chvéík, de François-Joseph 1er ou encore de ce demi-crétin de Chohaï morave. Il voulait savoir comment on fait pour être comme ça, partout. Est-ce que c'est par une agence ou quoi. Je lui ai raconté comment l'autre jour, les nanas du département publicitaire (« Les nanas du département publicitaire, super nom pour un groupe de musique, » a remarqué Murgy) cherchaient un de ces acteurs vieillissants qui s'offrent comme des putes sous un viaduc. Elles l'ont supplié de vendre son visage pour une séance photo, lui ont annoncé le chiffre, il voulait un zéro de plus, elles ont hésité, il a raccroché. « Pour cet argent je vends ma gueule tout de suite ! » ai-je braillé dans une poussée de haine sociale, comme on en hurle parfois. « Sans blague ? » se retournaient-elles vers moi. « Même dix fois s'il le faut ! » ai-je bramé. « Sans blague ? » répétaient-elles, « tu es sérieux ? »

« Bah, qu'est-ce que tu veux » ai-je dit à Murgy. « Je devais choisir : perdre la face devant les femmes ou devant moi-même. »

Murgy a approuvé et a fermé les yeux. J'ai attendu qu'il les ouvre de nouveau, et je lui ai décrit la séance photo. Le maquilleur tiré à quatre épingles m'a collé sur le nez une espèce de patate en plastique, a gratté d'un rasoir émoussé ma barbe de trois

jours, il a laqué toute ma tête et m'a poudré en rose. Il m'a dessiné une nouvelle barbe avec des pointillés. Je restais assis dans l'uniforme ortie, rembourré de deux coussins. Odeur d'ammoniac, puanteur de maquillage, pièce surchauffée. Ensuite, j'ai été accueilli par un éternel rockeur fatigué et son appareil photo, qui hurlait sur moi : « Vraiment con, t'es vraiment trèèès con ! Complètement con ! Alors, vas-y pour qu'on le voie sur ta gueule ! Chvéïk ! Souris crétin ! Encore plus, crétin ! C'est celaaa ! Comment tu tiens les béquilles ? Tiens-les normalement ! Le pouce ! C'est comme ça qu'on tient quelque chose non ! » Il ne voulait pas que j'utilise la préhension, le signe basique des primates. Après quoi, on m'a changé en viticulteur morave. « Youou ! Encore plus Youou ! Regarde l'ampoule ! Houyouyou ! » Et ensuite en François-Joseph, le monarque. « Allez, rentre ton bide, t'es un aristocrate ! Tu bouffes pas ! T'es sévère ! Fronce les sourcils ! Fais-nous peur ! » A chaque mouvement m'accompagnait la styliste. Elle me pinçait les cuisses au travers du pantalon, balayait des pellicules invisibles, et retroussait ou épinglait sans cesse quelque chose. J'éprouvais une énorme envie de partir. Mais que voulez-vous faire dans le quartier de Nusle, avec des favoris et une tronche ridée en latex ? Avec un sabre ? Alors, je tenais bon. Ça n'a fini que le soir. Pendant la séance, on s'est copieusement bourré la gueule. Le photographe buvait directement à la bouteille, moi, sans me demander mon avis, l'accessoiriste m'a servi un Jack Daniels dans une tasse usagée, avec une paille. Elle m'a mis la paille directement dans la bouche, sous la moustache. Ils avaient habitude. J'ai aspiré le contenu comme une abeille sur une fleur. L'accessoiriste m'a resservi avec indifférence.

Murgy a ricané comme on taille du verre. On aurait dit une abrasion. Je connais cette réaction rapide. Les paroles n'engagent que ceux qui les croient. En bas, la mâchoire claque et, au-dessus de lui, se retourne le ballon du silence béat. Alors

quand il a lancé qu'il était amateur de parapente, un ancien moniteur même, j'approuvais tranquillement.

8) « Reste dans le courant ! » ordonne le haut-parleur.

« Et comment je le trouverai, ce courant ? » je demande.

« T'es dedaans ! Reste dedaaaaans ! »

Partout ici remuent quantités de créatures, petites, grandes, rapides, lentes, tourbillonnantes, flottantes, plumeuses et nues. Des nuages de moustiques et d'anisoptères, des duvets de chardon et des moucherons, des frelons, des petits papillons, des avions sportifs en toile, des avions de ligne en couleurs bariolées et également des monstres façonnés de manière rudimentaire, patrouillant dans les hauteurs et portant des armes tactiques. Au-dessous de cela plein des parachutes tournants et des planeurs et d'autres chasse-mouches avec leurs egos humains suspendus.

L'individu ici, en haut, se sent tout de suite mieux : toutes les exigences de la vie changent de taille. Le premier violon joue comme toujours l'auto-apitoiement. Saisir sa propre petitesse, comment ne pas en être fier ? Comment ne pas s'en vanter un peu ? Comment ne pas s'enivrer de la voix métallique des médias, comment ne pas gueuler avec eux pour dire que le présent est pour nous absolument inacceptable ? Qu'on veuille le corriger. Quelque part ici sont les racines de tout espoir, de l'amour et de la foi, les régimes qui s'accouplent avec eux, les modes d'emploi et les combines, les Sodome et Gomorrhe, tous les -ismes possibles. Comment s'appelle ce qui se passe concrètement avec nous ? On ne sait pas. Les publicitaires ne trouvent les titres que le jour d'après. Le but reste cependant le même – améliorer l'homme. Le

réparer, l'achever. L'harmoniser. Lui encastrer le troisième œil. Pour l'instant personne n'y a survécu. Mais il y a quelque chose de vrai. Tout ce qu'il faut jacasser pour gagner des faveurs, tous ce qu'on doit pleurer, supplier. Et les auditeurs rient ; d'autres, pour des raisons inconnues, tremblent presque de haine. Personne ne peut être certain qu'il n'est pas qu'un abominable guignol. Dans tout ça, éclatent des éclairs de conscience... que vouloir de plus ? Intègre-toi et succombe. Ne t'en défends pas. Voix graves et hauts-perchées. Va plus haut.

Je vole.

Fiouu. Je passe des toits réparés avec des toiles en plastique. Je survole des étables. Des épaves des moissonneuses-batteuses, un vrai bordel. En face de moi se traîne la pente prolongée, si j'essaie de m'y vautrer je pourrais peut-être survivre. Mais je suis trop haut. Je ne sais pas comment descendre.

En plus, le bouffon prétend que ce n'est que début : « Détend-toiii ! Reste à foond ! Profite ! »

9) « Chvéïk, c'était cool » m'a balancé Murgy dans la poitrine au Fraktal, « mais j'étais plié en deux quand j'ai vu Chohaï avec sa grosse bouteille, c'est que je suis de Moravie ! »

« Même si je ne pourrais jamais supporter une telle emmerde, » a-t-il ajouté. Ça doit être chiant de voir sa tronche partout. »

J'ai essayé de lui expliquer que c'était prévu comme une petite blague pour les copains. Je pensais qu'il n'allait s'agir, au pire, que d'une pub dans un hebdo. Personne ne m'avait dit que ça finirait en campagne publicitaire en billboard à travers tout le pays, car c'était pour les chemins de fer tchèques ! « Et tes potes, ils ont réagi

? » s'intéressait Murgy. J'ai avoué que pas tellement, mais se sont manifestés tous ceux à qui je devais de l'argent. « Enculé plein aux as, pensaient-ils, tu as vendu ta gueule, tant pis pour toi, file le fric. » Donc, au final, après de longs attermolements, ça m'a coûté trois fois plus de ce qu'on m'a payé.

Quand Rulpo est arrivé au bar, j'ai dû répéter l'histoire. Ils se sont marrés, mais marrés. Après, ils se sont marrés de s'être autant marrés. Ensuite, ils ont encore ricané des ruines de certains autres plans. C'est quand ton anniv, demandaient-ils. Fin mars, pourquoi ? Alors, prends-le comme un cadeau en retard, ils ont dit, tu nous as fait super rigolé. Tu connais le parapente ? Et ils m'ont fait le topo tout de suite. Ils m'ont dessiné sur le sous-bock ce qu'il fallait faire. Quand ils décrivaient comment c'était de voler, leurs paluches tremblaient. Rien ne peut t'arriver, qu'ils disaient, c'est tranquillo, au pire tu as la voile de secours. Après quoi, ils n'arrivaient pas à rentrer leurs bras dans les manches de leurs blousons. Dès qu'ils ont réussi, on s'est dit au revoir avec une poignée de main virile. Hypocrite, j'ai donné à Murgy mon numéro de fixe : de toutes façons, je ne le décroche presque jamais.

Quand le téléphone a sonné, je sirotais le cognac moldave que j'avais acheté par hasard, dans une épicerie perdue dans la rue Sodoměřská, à une fille à moitié endormie, à l'accent russe, et en écoutant Screamin' Jay Hawkins.

Alors, grâce au surplus de convivialité biochimique, j'ai décroché. Il m'a dit qu'il ne voulait pas entendre que j'avais changé d'avis. Que je ne fasse pas chier. Que je vole. Qu'il ne connait rien de mieux. Réaliser de cette façon les soi-disant rêves. Le saut en parachute. Le vol en ballon. Va te faire foutre, j'aurais dû lui dire ça. Je ne veux réaliser aucun rêve, pas d'une façon aussi con. Mais à la place, je l'ai remercié de tout mon cœur.

